HAL
open science

Vertige de l'analogie

Stéphane Chaudier

To cite this version:

Stéphane Chaudier. Vertige de l'analogie. Magazine littéraire (Le), 2010, Proust retrouvé (dossier coordonné par Maxime Rovère), n° 496, N° 496, p. 62-63. hal-01676872

HAL Id: hal-01676872

https://hal.science/hal-01676872v1

Submitted on 6 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Stéphane Chaudier

Publication : « Vertige de l'analogie », *Proust retrouvé* (dossier coordonné par Maxime Rovère), *Magazine littéraire* n° 496, avril 2010, p. 62-63.

Auteur : Stéphane Chaudier, université de Lille, laboratoire ALITHILA, EA 1061

Mots-clés : Proust, *À la recherche du temps perdu*, comparaison, analogie, métaphore, pensée

Résumé : Le « comme » comparatif est l'un des pivots de la phrase poétique de Proust, lequel tire des effets subtils de sa position. Comme la crème au chocolat de Françoise, qui survient quand on ne l'attend plus, il arrive en effet que la comparaison conclue une phrase que l'on croyait finie, apportant un surcroît imprévu de plaisir et de sens. L'interprétation de l'analogie requière souvent un savant calcul : car tout autant que la métaphore, la comparaison « reconfigure » le monde. Analogie et différence – ces deux opérations de l'esprit – sont captées par l'affect qui inventorie les propriétés de l'objet (aimé) pour en faire l'outil exploratoire des richesses du monde. De ce point de vue, l'analogie est un puissant vecteur d'unité : le monde proustien se déploie comme une sphère dont les différents points ne cessent d'être reliés les uns aux autres par un réseau infini de ressemblances. C'est pourquoi la comparaison, créant des échos d'une partie à l'autre du roman, contribue à donner force et cohérence au texte. Mais la comparaison proustienne, expression de l'imaginaire qui tend à se démultiplier, à proliférer, n'est-elle pas aussi une figure du mirage, de l'illusion ? Si tout ressemble à tout selon le point de vue auquel on se place, l'analogie cesse d'êtrre une figure raisonnable pour devenir une figure de pensée : qui provoque la pensée, donne à penser.

Vertige de l'analogie

Comme la crème au chocolat de Françoise, qui survient quand on ne l'attend plus, il arrive que la comparaison conclue une phrase que l'on croyait finie, apportant un surcroît imprévu de plaisir et de sens :

> Et on envoyait en éclaireur ma grand-mère, toujours heureuse d'avoir un prétexte pour faire un tour de jardin de plus, et qui en profitait pour arracher subrepticement au passage quelques tuteurs de rosiers pour rendre aux roses un peu de naturel […]

Qu'ajouter de plus à ce portrait de la grand-mère, saisie sur le vif, dans l'excentrique mise en œuvre de son *credo* esthétique ? Le trait final nous est gracieusement offert, sous forme de comparaison :

> […] comme une mère qui, pour les faire bouffer, passe la main dans les cheveux de son fils que le coiffeur a trop aplatis. (I, 14[1])

Proust aime ces parallèles qui invitent le lecteur à évaluer leur propre pertinence. Un jeu de correspondances s'instaure, entre la situation, spécifique, et l'analogie, générique, entre la fiction et la vie, comme si la matière du roman se confrontait à l'expérience commune. La caresse ébouriffante qui assimile le fils à un « rosier » préfigure l'étrange jeu de miroir des amours proustiennes : le narrateur cherchera, mais en vain, à retrouver dans les jeunes filles en fleurs les rituels de tendresse qui l'unissent à la mère ou la grand-mère. Dans l'innocent paradis des affections maternelles s'inscrit déjà l'enfer des profanations à venir.

---

[1] Toutes les citations renvoient à la nouvelle édition Pléiade en quatre volumes, publiée sous la direction de J.-Y. Tadié.

Un art exigeant

Le « comme » comparatif est l'un des pivots de la phrase poétique de Proust, lequel tire des effets subtils de sa position. Dans la phrase « J'appuyais tendrement mes joues contre les belles joues de l'oreiller qui, pleines et fraîches, sont comme les joues de notre enfance » (I, 4), le déplacement des adjectifs détachés permet de donner à « comme » le statut d'un adverbe approximatif, qui vaporise la comparaison et fait écho à la métaphore : « les joues de l'oreiller » sont devenues l'emblème de l'enfance et de sa douceur. Parfois, la comparaison ouvre à la métaphore filée le réservoir de sens où celle-ci s'abreuve : « elle avait penché vers son lit sa figure aimante, et me l'avait tendue comme une hostie pour une communion de paix où mes lèvres puiseraient sa présence réelle et le pouvoir de m'endormir » (I, 13). Souvent Proust fixe par une comparaison la formule frappante qui clôt les délicieux méandres de l'analyse : la lanterne magique opère « comme […] un vitrail vacillant et momentané » (I, 9) ; Legrandin est « comme un saint Sébastien du snobisme » (I, 127) ; la pointe du clocher éclairé par le soleil couchant est « comme un chant repris "en voix de tête" » (I, 65). Il arrive que l'interprétation de l'analogie requière un savant calcul : dans « mon esprit tendu par la préoccupation, rendu convexe comme le regard que je dardais sur ma mère », il faut comprendre que par hypallage, la forme « convexe » de l'œil impose sa détermination physique à ce regard où se concentre toute l'inquiétude de l'esprit. On le voit : tout autant que la métaphore, la comparaison « reconfigure » le monde.

Érotologie proustienne

À quoi tiennent les « deux prestiges de l'analogie et la différence qui ont tant de pouvoir sur notre esprit » ? Dans *Jean Santeuil*, la question se pose à propos de « l'épine rose » (expression dont Montesquiou faisait ses délices) qui forme avec la blanche un joli contraste. Analogie et différence – ces deux opérations de l'esprit – sont captées par l'affect qui inventorie les propriétés de l'objet aimé pour en faire l'outil exploratoire des richesses du monde. De ce point de vue, l'analogie est un puissant vecteur d'unité : le monde proustien se déploie comme une sphère dont les différents points ne cessent d'être reliés les uns aux autres par un réseau infini de ressemblances. Dans *Le Temps retrouvé*, le souvenir involontaire opère grâce au « miracle d'une analogie » (IV, 450). Céleste, l'une des deux courrières du Grand Hôtel, prodigue « les comparaisons zoologiques » (III, 241) ; Legrandin voit les plages de la baie d'Opale comme de « blondes Andromèdes » attachées aux « terribles rochers » (I, 129). Mais la grande artiste des comparaisons, c'est Françoise pour qui, contrairement à Homère, la « comparaison d'un homme à un lion, qu'elle prononçait li-on, n'avait rien de flatteur » (I, 88). La comparaison n'est poétique que parce qu'elle manifeste un point de vue singulier sur le monde ; or ce point de vue, à la fois savoureux et incongru, erroné et mystérieux, émane lui-même d'une monade subjective que pénètre le romancier, et plus rarement le héros. Trouvant une « sadique volupté » dans la « chaste comparaison » qu'il applique à son amant, Charlus, dès qu'il est question de Morel, l'entoure de « paroles qui semblaient le palper ». L'analogie semble émaner de cette voix caressante qui presse l'invisible objet aimé de révéler le secret de sa nature profonde.

Une construction labyrinthique

Le niveau de la phrase, chez Proust, s'articule à celui du roman, et contribue à en souligner la construction. Le ciment de l'analogie relie les épisodes éparpillés par les caprices du temps et du récit. L'analogie est la figure qui souligne ratages et contretemps : l'enfant angoissé écrivant à sa mère pour qu'elle vienne lui dire bonsoir ne soupçonne pas que l'invité,

M. Swann, la cause de son malheur, est le seul qui eût pu le comprendre. Quand Albertine déclare qu'elle connaît très bien Mlle Vinteuil et son amie, les lesbiennes qui terrifient le Narrateur, la profanation de Montjouvain, la mort de la grand-mère et le récit des amours de Swann reviennent, tels le poignard d'Oreste vengeur (III, 499-500) hanter le héros. La monstruosité de cette mémoire est soulignée par le caractère très étrange de la comparaison : identifié à la figure criminelle d'Égisthe et de Clytemnestre, le Narrateur est puni par le réapparition des images oubliées. Or ce sont ces retournements fulgurants du temps que Proust nomme le « Savoir ».

Mirages de l'unité

Dans le miroir de l'analogie, sonate et septuor, Gilberte et Albertine, les séjours successifs à Balbec, toutes les figures dédoublées se rassemblent et se découvrent mutuellement par un jeu bien réglé de variations ; mais n'est-ce pas un mirage ? Gilberte veut ressembler à Rachel ; or Saint-Loup n'aime Rachel que quand elle ressemble à Morel ; la confusion règne, et l'analogie comme la théologie, devient négative : le temps est « abîme dont nous ne pouvons exprimer la direction que par des comparaisons également vaines » car elles sont empruntées à l'espace et « ont comme seul avantage de nous faire sentir que cette dimension inconcevable et sensible existe » (IV, 504). Notre existence est à la fois sensible et inconcevable, comme la « soierie embaumée d'un géranium » en laquelle se résume le monde de Vinteuil, cette « fête inconnue et colorée dont ses œuvres semblaient les fragments disjoints, les éclats aux cassures écarlates » (III, 877). La voie prétendument rationnelle de l'analogie marque la défaite de la raison – mais non de la pensée. Si *La Recherche* est un monde en miettes, qui se défait en même temps qu'il se construit, elle est aussi un monde en fête, où le deuil de l'unité est compensé par la force des puissances qui relient à la vie, y compris quand la vie s'effondre et disparaît, pour renaître un peu loin – un peu plus tard.